

**EXTRAIT D'UNE LETTRE DU PÈRE AMIOT DU**  
*1 Mars 1769. de Péking, contenant l'éloge du Frère Attiret, & le pré-*  
*cis de l'état de la Peinture chez les Chinois.*

**N**OUS croyons qu'on verra avec plaisir l'extrait suivant, fait par M. de Guignes, d'après une Lettre nouvellement écrite de Péking, par le P. Amiot. Il n'en a supprimé que ce qui concerne les fonctions des Missionnaires, relativement à la Religion. Il seroit à désirer que l'on fit de même un extrait des Lettres Edifiantes. Ce Recueil contient une infinité de choses intéressantes pour les Sciences & pour les Arts, mais elles y sont noyées dans de trop longs détails des Missions. Comme M. de Guignes est à portée d'avoir de tems en tems des morceaux curieux venant de la Chine, nous leur donnerons une place dans notre Journal. Nous commençons par cet éloge du F. Attiret: ce morceau servira à donner une idée de l'état de la peinture Chinoise. On y trouvera la description des tableaux envoyés en France par ordre de l'Empereur Kien long pour être gravés en taille douce. Il y a apparence que le Frère Attiret a eu beaucoup de part à leur composition.

Le Frère Attiret dont le Père étoit Peintre, est né à Dole. Il apprit l'Art de la Peinture sous son Père, ensuite sous les auspices du Marquis de Broissia, il alla faire son cours à Rome. De retour en France il passa par Lyon où il fit plusieurs portraits qui le firent connoître: tels sont ceux du Cardinal

d'Auvergne, Archevêque de Vienne, de l'Archevêque de Lyon, du Prevôt des Marchands, M. Perriçon, &c. Arrivé à Dole, il continua de s'occuper de la Peinture. Il entra ensuite dans la Compagnie de Jesus. Il étoit alors âgé d'un peu plus de 30 ans. Pendant son Noviciat il peignit les quatre pendans du Dome de l'Eglise du Noviciat à Avignon, & quelques autres morceaux estimés des Connoisseurs.

Dans ce même-tems les Pères Parennin & Chaliier Missionnaires à Péking, demanderent qu'on envoyât quelque habile Peintre pour la maison Françoisse, comme le Frère Castiglione Italien l'étoit pour la Maison Portugaise. En conséquence le Frère Attiret fut envoyé à la Chine, & il partit sur la fin de l'année 1737.

Arrivé à Peking, il offrit à l'Empereur pour son coup d'essai, un tableau représentant l'adoration des Rois, & ce Prince en fut si content qu'il le fit placer honorablement dans l'intérieur de son Palais. Le F. Attiret qui n'avoit peint jusqu'alors que l'histoire & le portrait, fut obligé de se livrer à tous les genres. Le premier sujet qu'il traita, fut à son choix, à la vérité, mais l'Empereur lui fit ôter & ajouter tant de choses, qu'il en résulta une espèce de mixte qui n'étoit d'aucun genre,

& qui tenoit de tous. De plus l'Empereur n'aimoit pas la peinture à l'huile à cause de son trop de luisant ; les ombres quand elles étoient un peu fortes , lui paroissoient des taches. Il fallut que le Frère Attiret se conformât au goût de ce Prince qui préféroit la détrempe. *Elle est plus gracieuse* , disoit-il , & *elle frappe agréablement la vue , par quelque côté qu'on la regarde : ainsi il faut qu'après que ce tableau sera fini , le nouveau Peintre peigne de la même manière que tous les autres. Pour ce qui est des portraits il pourra les faire à l'huile : qu'on ait soin de l'instruire. C'est avec quelques difficultés que le Frère Attiret fut contraint de se défaire de sa vivacité Européenne qui ne plaisoit pas aux Chinois, & qui dénotoit, selon eux, un fond d'indocilité qu'il étoit à-propos de réprimer.*

Mortifier cruellement , sans paroître en avoir l'intention , sans fournir à celui qu'on mortifie le moindre prétexte de se plaindre légitimement , le mortifier de façon qu'il ne puisse en quelque sorte se dispenser honnêtement de témoigner sa reconnoissance , est un art qu'on possède à Péking au suprême degré : on ne tarda pas à en faire usage à l'égard du Frère Attiret. Il avoit témoigné de la répugnance pour peindre à l'eau , on faisoit naître mille occasions de peindre de cette façon , & il étoit forcé de sçavoir gré à ceux qui lui procuroient cet avantage. Il avoit paru trouver mauvais qu'on ordonnât aux Peintres

Chinois de l'instruire , les instructions lui furent prodiguées , & il devoit non-seulement les recevoir comme des bienfaits , mais encore les solliciter. Dans le tems qu'il étoit le plus occupé de quelque sujet , des Eunuques apportoit un ordre de l'Empereur pour peindre sur le champ quelques fleurs sur un éventail ; souvent le Frère Attiret impatienté & de mauvaise humeur , leur répondoit , *je ne vous entens pas* : le Frère Castiglione moderoit ces vivacités.

Quelques jours après un de ces ordres , il en vint un autre beaucoup plus honorable en apparence , mais infiniment mortifiant. Il s'agissoit de se transporter dans un des appartemens de l'intérieur du Palais pour y retoucher une peinture Chinoise qui étoit , disoit-on , gâtée en beaucoup d'endroits.

Il s'y rendit avec le Frère Castiglione qui étoit chargé de lui expliquer ce qu'il devoit faire , & comment il le devoit ; il s'agissoit de mettre de nouvelles couleurs sur les anciennes, & de renouveler ainsi cette vieille peinture qui remplissoit tout le fonds d'un appartement. Une simple table sur laquelle on mit une chaise fut tout l'échafaudage qu'on lui permit. On sent combien il devoit être gêné , soit pour le bas du tableau , soit pour le haut ; il courtoit risque de tomber , pour peu qu'il perdît l'équilibre. Il étoit encore incommodé par des Eunuques qui sous prétexte de le servir , n'étoient là proprement que pour le garder , l'observer , &

faire à son égard l'office de Maîtres des cérémonies, en lui indiquant à-propos & hors de propos tous les usages minutieux qui sont d'étiquette au Palais.

Chaque jour, vers les sept heures du matin, il falloit qu'il se trouvât à la première porte de l'enceinte intérieure, là il attendoit que les Gardes eussent donné avis de son arrivée aux Eunuques qui présidoient à ce quartier, afin d'être introduit par quelqu'un d'eux. Dès qu'il étoit entré, on fermoit la porte sur lui, on lui faisoit traverser en silence une vaste cour, au bout de laquelle il attendoit encore jusqu'à ce que d'autres Eunuques fussent avertis. Enfin après avoir passé par plusieurs portes, toujours avec le même cérémonial & la même lenteur, il entroit dans le lieu où il devoit peindre; il y restoit jusqu'environ vers les cinq heures du soir, alors on le congédoit avec la même cérémonie. L'Empereur lui envoyoit chaque jour des mets de sa table, mais avant qu'ils fussent parvenus jusqu'à lui, ils étoient déjà refroidis & propres à dégoûter un Etranger, dont l'estomac n'est point encore fait à la nourriture du Pays: aussi se contentoit-il pour l'ordinaire, surtout dans les commencemens, de manger quelques fruits avec quelques petits pains cuits au bain marie. Il finit le tableau du Palais, acheva ensuite celui qu'il avoit commencé, en peignit plusieurs autres, s'appliqua au costume des Chinois, & à prendre leur manière

dans ce qu'elle a de bon, avec tant de succès que tout le monde vouloit avoir de ses ouvrages. Il alloit travailler chez les Grands, chez les Ministres pendant les jours de repos.

Le travail qu'il faisoit au Palais étoit d'autant plus pénible qu'il étoit accompagné de tout ce qu'une bien-séance de nécessité peut imposer de gênant & de rude. Une espèce de salle isolée, au rés de chauffée, comme sont tous les appartemens Chinois, entre cour & jardin, exposée à toutes les incommodités des différentes saisons étoit le lieu destiné à l'atelier des Peintres. Là n'ayant d'autre feu en hiver que celui d'un petit rehaut sur lequel il mettoit ses godets, pour empêcher que les couleurs ne gelaissent, il souffroit le froid le plus piquant. Il n'avoit pas moins à souffrir en été par l'épuisement où le réduisoient les chaleurs excessives, dans un lieu que les rayons d'un soleil brûlant qui entroit par tous les côtés, rendoient comme une espèce de fournaise. Au reste les autres Peintres étoient dans la même position que lui, ainsi il n'avoit pas à se plaindre.

Le Frère Attiret ne pouvant suffire à tout, il se contentoit d'esquisser les Sujets & de peindre lui-même les carnations, il distribuoit le reste de l'ouvrage aux Peintres Chinois dont il dirigeoit le pinceau. Il avouoit lui-même que pour ce qui regarde la coëffure, l'habillement, le paysage, les animaux & en général le costume du Pays, les  
Chinois

Chinois dirigés, le faisoient infiniment plus vite & beaucoup mieux qu'il n'auroit pu le faire. Il apprenoit tous les jours quelque chose de nouveau dont il faisoit usage dans l'occasion, & il reçut de ces Peintres des instructions utiles. Il venoit d'achever au Palais un tableau dont il étoit passablement content. Dans le fond étoit un paysage où il y avoit entre autres un de ces arbres très-communs à la Chine, & qui dans la peinture forme toujours une assez jolie perspective. Les principales figures représentoient des Dames Chinoises & quelques suivantes. Les Peintres qui travailloient dans le même lieu, venoient de tems en tems jeter quelque coup d'œil sur son ouvrage, & se retiroient sans dire mot. Le Frère Attiret étoit surpris de ne recevoir aucun compliment de leur part, car ils avoient coutume de lui en faire pour la moindre bagatelle. Il les pressa plusieurs fois de lui en dire leur sentiment; enfin le plus ancien prenant la parole lui dit : « Votre précieux pin-

*Juin, II Juin.*

» arbre ne sont pas arrangés com-  
 » me dans le naturel ; en second  
 » lieu, il n'y a pas dans chaque  
 » feuille le nombre des principaux  
 » filamens qui leur convient. Il  
 » doit y en avoir tant, & vous en  
 » avez mis tantôt plus, tantôt moins,  
 » suivant que le hazard vous l'a  
 » dicté. Eh » ! je ne suis pas Bota-  
 niste, répondit aussi-tôt le Frère  
 Attiret, il me suffit de représen-  
 ter en gros ces feuilles ; s'il n'y a  
 que de pareils défauts, je puis me  
 flatter que l'Empereur ne désapprou-  
 vera pas ce tableau. « Je le sou-  
 » haite repartit le Chinois, vous  
 » ne tarderez pas d'en être éclairci,  
 » puisqu'on annonce que ce Prince  
 » arrive ».

En effet, l'Empereur entra aussi-  
 tôt & alla voir l'ouvrage du Frère  
 Attiret. Ce Prince demanda si les  
 femmes représentées sur le tableau  
 étoient des femmes Européennes,  
 le Frère Attiret lui répondit que  
 non. « Elles ne ressemblent guères,  
 » répondit l'Empereur à des fem-  
 » mes Chinoises, il faut les chan-  
 » ger ou les retoucher ». Il jeta  
 quelques coups d'œil sur les autres  
 peintures & se retira.

Le Frère Attiret qui avoit voulu  
 peindre des Chinoises fut décon-  
 certé. Il eut recours à son Peintre  
 Chinois, & le pria de continuer de  
 lui donner des avis. Très-volontiers,  
 répondit celui-ci, « mais à condi-  
 » tion que vous ne regarderez ce  
 » que je vous dirai que comme un  
 » trait d'amitié de ma part. La re-  
 » marque que je vous ai commu-  
 » niquée tantôt vous paroît une

F f

» bagatelle , à la bonne heure ;  
 » vous n'en jugerez pas tout-à-fait  
 » ainsi dans la suite , voici quel-  
 » que chose de plus essentiel.

» Les principaux objets qui fi-  
 » gurent dans votre tableau sont  
 » des femmes habillées à la Chi-  
 » noise. Parmi ces femmes il y a  
 » des Maîtresses & des Suivantes.  
 » Vous avez cru distinguer assez les  
 » unes des autres par l'habillement ,  
 » la coëffure, par le plus ou le moins  
 » de majesté dans l'attitude, & peut-  
 » être par bien d'autres petites dif-  
 » férences dont nous ne sommes  
 » point au fait, ou que nous ne com-  
 » prenons pas ; mais vous avez ou-  
 » blié les différences essentielles ,  
 » celles qui constituent pour ainsi  
 » dire l'état des personnes , & qui  
 » font dire au premier coup d'œil ;  
 » voilà des Maîtresses , voilà des  
 » Suivantes , voilà des Dames ,  
 » voilà des personnes de service  
 » ou de travail. Or ces différences  
 » caractéristiques , quant à la figure,  
 » consistent principalement dans les  
 » mains. Ne trouvez pas mauvais  
 » que j'entre avec vous dans quel-  
 » que détail sur cela. Vous êtes  
 » Étranger , il est très-probable que  
 » de long tems vous ne verrez de  
 » Dames Chinoises , si vous en  
 » voyez jamais.

» Les mains d'une femme de  
 » qualité ou de toute autre qui  
 » peut avoir sous ses ordres des  
 » esclaves ou des domestiques , sont  
 » toujours d'un beau rouge, si ce n'est  
 » naturellement , c'est du moins  
 » par artifice : ses doigts qui sont  
 » de même couleur , doivent être

» minces , arrondis & se termi-  
 » ner en pointe. Ils sont outre  
 » cela toujours armés de longs on-  
 » gles qui sont arqués dans leur  
 » largeur , rouges sur la partie qui  
 » couvre le doigt & de couleur de  
 » perle dans tout le reste , leur  
 » longueur n'est pas indifférem-  
 » ment la même. Celles des ongles  
 » du pouce & du petit doigt l'em-  
 » portent considérablement sur cel-  
 » les de tous les autres ; de-là vient  
 » qu'ils sont pour l'ordinaire revê-  
 » tus d'un ongle artificiel d'or ou  
 » d'argent , pour les préserver des  
 » accidens fâcheux auxquels ils se-  
 » roient exposés sans cette précau-  
 » tion. Il est bon que vous soyez  
 » instruit de tout cela : car un Pein-  
 » tre qui dans un tableau représen-  
 » teroit par exemple une Dame  
 » Chinoise , travaillant à quelque  
 » petit ouvrage de main , ou ayant  
 » quelques petits enfans qui fola-  
 » trent autour d'elle , ce Peintre  
 » feroit une faute , si en donnant  
 » à cette Dame des ongles de la  
 » longueur requise , il ne les lui  
 » revêtoit pas en même-tems de  
 » l'étui dont je viens de parler.  
 » Nos Dames ont la prudence de  
 » ne pas exposer mal-à-propos un  
 » de leurs plus beaux ornemens :  
 » elles sçavent ce qu'il en coûte de  
 » tems & de patience pour parve-  
 » nir à avoir des ongles d'un bon  
 » pouce de longueur & bien fa-  
 » çonnés. Elles ne doivent pas pa-  
 » roître moins prévoyantes en  
 » peinture , qu'elles ne le sont  
 » dans la réalité ; mais ce n'est  
 » presque rien que tout cela en

» comparaison de ce qu'il me reste  
» à vous dire.

» Les airs de têtes que vous avez  
» donnés à ces prétendues Chinoi-  
» ses sont, totalement manqués.  
» Ces yeux vifs & brillants, ces  
» joues vermeilles, cette physio-  
» nomie hardie, ces bras qu'on  
» voit presque jusqu'aux coudes,  
» ce cou découvert jusqu'à la nais-  
» sance de la gorge, tout cela n'est  
» d'usage parmi nous, que lors-  
» que nous peignons des fem-  
» mes d'une vertu médiocre ou de  
» jeunes filles avant l'âge de pu-  
» berté ».

» La modestie, la timidité, la  
» douceur sont les principales qua-  
» lités extérieures que nous exi-  
» geons en général dans les per-  
» sonnes du sexe ; ce n'est qu'en  
» les possédant qu'elles peuvent  
» nous plaire. Elles le savent très-  
» bien & elles en font si convain-  
» cues, qu'elles emploient tout leur  
» art pour se procurer au moins  
» une apparence de ce que la na-  
» ture leur a quelquefois refusé de  
» ce côté-là. Ainsi ne pas leur don-  
» ner en peinture un air de mo-  
» destie, de timidité & de dou-  
» ceur, c'est manquer de les pein-  
» dre au naturel & dans la décen-  
» ce qui leur convient, c'est pécher  
» contre le costume ; & ce défaut  
» n'est pas moins ridicule à nos  
» yeux que le seroit une conte-  
» nance de petit Maître dans un  
» Magistrat.

» Voulez vous, ajouta-t-il, que  
» l'Empereur goûte votre tableau,  
» couvrez le col de ces fem-

» mes jusqu'au menton & leurs  
» bras jusqu'au poignet. Un collet  
» & de longues manches vous tire-  
» ront d'affaire pour le présent.  
» Adoucissez le coloris de ces vi-  
» sages, affoiblissez-en l'éclat par  
» des demi teintes qui ne laissent  
» presque point voir de rouge ; car  
» nous avons pour maxime qu'une  
» femme qui a la face enluminée  
» est sujette au vin : que cela soit  
» vrai ou non, n'importe, nous  
» l'avons toujours oui dire ainsi,  
» nous le disons nous-mêmes à  
» notre tour, & il paroît que tout  
» le monde en est persuadé comme  
» d'une vérité constante. Delà vient  
» que celles de nos Dames qui ont  
» un teint un peu haut en couleur  
» prennent autant de soin de le  
» masquer, qu'elles en prendroient  
» pour cacher une difformité réel-  
» le : elles poussent même les cho-  
» ses si loin, qu'elles préfèrent  
» dans le fard dont elles font  
» usage, la couleur de la craie à cel-  
» le du vermillon.

» Au reste, ces remarques n'ont  
» lieu que pour les femmes Chi-  
» noises, & je n'ai pris sur moi de  
» vous les communiquer sans dé-  
» tout, que pour vous instruire d'un  
» point essentiel de notre costume,  
» dont vous n'aurez peut-être ja-  
» mais occasion de vous mettre au  
» fait par vous-même. D'ailleurs  
» l'ordre de l'Empereur est formel,  
» il faut que vous corrigiez votre  
» tableau, ou que vous permettiez  
» qu'on le corrige pour vous. Vous  
» serez un peu plus à l'aise quand  
» vous aurez à peindre des femmes

» d'une autre nation, même des  
 » femmes Tartares. Car quoique  
 » les Tartares soient depuis long-  
 » tems à la Chine, dont ils sont  
 » aujourd'hui les Maîtres, ils n'ont  
 » pas encore adopté en entier tou-  
 » tes les mœurs Chinoises; cela  
 » viendra petit à petit. Pour ce qui  
 » est des autres choses qui sont de  
 » goût parmi nous, l'expérience  
 » vous apprendra insensiblement à  
 » vous y conformer. Je me ferai  
 » toujours un vrai plaisir de vous  
 » communiquer mes foibles lu-  
 » mières, sur tout ce que je dois  
 » sçavoir, & que vous ne pouvez  
 » pas deviner ».

Le Frère Attiret qui avoit écouté avec attention le Peintre Chinois, resta de son aveu comme un homme pétrifié. Les corrections qu'on exigeoit de lui n'étoient propres qu'à gâter son tableau, il obéit cependant, & sa docilité forcée lui valut l'approbation de l'Empereur & l'amitié des Peintres du Palais. Ils ne le regardoient plus que comme un très habile homme à la perfection duquel ils pourroient concourir en même tems qu'ils se perfectionneroient eux-mêmes. La peinture par leur bonne intelligence prit une nouvelle forme à la Cour & dans la Capitale. Le goût du Prince pour cet art fit d'abord naître celui des Courtisans; celui-ci se communiqua bientôt à la Ville. Il se forma deux Ecoles qui eurent pour Maîtres les Frères Castiglione & Attiret. Ce dernier fit plusieurs beaux tableaux d'Eglise, une quantité d'autres pour les Chrétiens, & plus de

deux cents portraits de personnes de différens âges & de différentes Nations.

C'est assurément quelque chose de bien pénible & de bien dur que d'être obligé de peindre à la hâte, contre son jour, dans des lieux peu commodes, quelquefois obscurs, souvent trop éclairés, au milieu d'une foule de Courtisans qui ont toujours quelque chose à dire, ou au Peintre pour le détourner de son attention, ou au Modèle pour lui faire perdre sa contenance, d'être forcé de peindre vite & long-tems, de peindre sans avoir ni couleurs propres ni pinceaux préparés pour cela, faute d'avoir été prévenu, de peindre dans les circonstances critiques d'une maladie imprévue qui ôte au corps ses forces & à l'esprit sa vigueur; de peindre enfin lorsqu'on est le moins en état de le faire. Les Caraïbes & les Hurons n'oseroient, ce semble rien exiger de pareil. C'est cependant chez ce Peuple un des plus policés de l'Univers, que cela se voit, & c'est par les ordres d'un très-grand Prince, d'un Prince sage & éclairé, que cela se pratique souvent ainsi.

L'Empereur est plein de bonté pour les Etrangers qui sont avoués dans son Empire, pour ceux surtout qui travaillent à son service. Il ne prétend rien exiger d'eux qui ne soit raisonnable, & il ne l'exige même qu'autant qu'ils voudront bien s'y prêter, mais l'Empereur n'est pas instruit de tout, & il n'est pas possible de l'en instruire. On doit se taire, ou pour ne pas exposer

la fortune de quelqu'un de ceux qui approchent du Trône, ou par une bienfaisance de Cour contre laquelle on n'agit jamais sans les plus grands inconveniens. Les intentions les plus droites pouvant être mal interprétées, on se garde bien de les manifester; les excuses les plus légitimes pouvant être prises pour des prétextes, on n'en apporte aucune. Pour donner une idée de ces travaux & de la promptitude avec laquelle on doit les exécuter, je vais rapporter quelques anecdotes qu'on ne sera pas fâché de connaître.

Les années ( depuis 1753 jusqu'en 1760. ) les plus brillantes du règne de Kien-long, ces années dont chaque mois a été marqué par quelque victoire, ou par la soumission volontaire de quelque Chef de Horde, & où les limites de la domination Tartare Chinoise ont été portées jusqu'aux extrémités de la petite Boukharie, au-delà des montagnes de Badakhshan; ces années, dis-je, ne feront pas moins l'admiration de la postérité, par ce que l'histoire lui en racontera, que par ce que la Peinture mettra sous ses yeux.

Dabord *Taouatfi* regardé comme usurpateur du Trône des Eleuths, combattu, défait, pris prisonnier & conduit à Péking: son arrivée à la Cour où malgré ses disgraces il est reçu avec tous les honneurs dûs à son rang, où pour lui adoucir la perte du Royaume dont on venoit de le dépouiller, on le décore du titre de

*Tsin-ouang*, c'est-à-dire de *Prince du premier ordre*, & où cependant sous le spécieux prétexte du cérémonial on le garde à vue, & on le retient dans une honorable prison.

En second lieu, *Amoursana* auquel on avoit fourni des troupes pour l'aider à détrôner *Taouatfi* son concurrent, déclaré lui-même rébelle pour avoir refusé de venir à la Cour, afin d'y recevoir, disoit-on, les honneurs dont on vouloit le combler; attaqué en conséquence & poursuivi jusques sur les frontières de la Russie, où après avoir traîné de déserts en déserts & de cavernes en cavernes une misérable vie que tant de milliers d'hommes armés cherchoient à lui ravir, mourut de la petite vérole, abandonné de ses plus fidèles Sujets, auxquels ce terrible fléau du genre humain parut encore plus redoutable que toutes les armées du vaste Empire de la Chine.

En troisième lieu, le grand & le petit *Hotchom* qui se disoient les successeurs légitimes d'*Amoursana*, après avoir ramassé tous les débris des troupes vaincues & fugitives, après avoir excité le courage & ranimé la valeur d'un petit nombre de Hordes de Tartares Mahométans pour tâcher avec leur secours, d'empêcher la ruine totale d'un Etat ébranlé jusques dans ses fondemens, après avoir livré des batailles, soutenu des sièges, après avoir été battus par le grand nombre, chassés d'Ouché, d'Ily, d'Irguen, & de Casgar, contraints de

se refugier chez le Sultan de Badakfchan, lequel ne voulant ni les livrer, ni empêcher les troupes Impériales d'entrer dans sa Ville, les laissa se défendre seuls, & mourir en braves les armes à la main.

En quatrième lieu, le cadavre du premier des Hotchom insulté, sa tête coupée, apportée en triomphe à Péking & placée avec appareil sur une des portes intérieures du Palais de l'Empereur, en présence de Sa Majesté & de toute la Cour; là exposée aux yeux de tout le monde, elle étoit bien moins un trophée pour les vainqueurs, qu'un objet de terreur pour les vaincus: elle instruisoit tous les Mantchous, Mongous, Chinois & Tartares Mahométans du triste sort qui les attendoit, s'il leur arrivoit jamais de faire d'inutiles efforts pour tâcher de relever un Royaume qui venoit d'être réuni à une des Provinces de l'Empire, en attendant qu'on daignât l'ériger lui-même en Province particulière.

En cinquième lieu: enfin l'entrée triomphante du général Tchao-hoei, principal instrument des conquêtes de Sa Majesté. A la distance d'environ six lieues de la Capitale, au milieu du grand chemin, par où le Général devoit passer, on avoit dressé un Pavillon dans lequel on avoit mis un Autel & un Trône. C'est-là que l'Empereur se rendit avant le lever du Soleil, pour y attendre dans tout l'appareil de la Majesté Impériale, celui qui avoit si bien mérité de l'Empire.

Le Général qui est censé ignorer ce qui se passe, arrive & est tout étonné de se trouver si près de Sa Majesté; il se jette à bas de son cheval pour aller se prosterner aux pieds de son Maître; en même-tems l'Empereur sort du Pavillon, lui tend la main, l'empêche de se mettre à genoux & l'invite à entrer dans le Pavillon, afin de faire de concert avec lui les cérémonies respectueuses *en l'honneur du Ciel & en présence des Esprits*. Ils entrent l'un & l'autre, se prosternent devant l'Autel, & frappent la terre du front, suivant le rit déterminé. L'Empereur se leve seul, verse du vin dans trois coupes qui sont rangées sur l'Autel, les offre, en fait la libation, les remplit de nouveau de sa propre main, & les présente l'une après l'autre au Général qui en boit la liqueur.

Après avoir vuide la dernière coupe, le Général se leve à son tour & debout à côté de Sa Majesté, il fait un court exposé de ce qui s'est passé de plus essentiel durant le cours de la guerre, comme *pour avertir les Ancêtres que la génération présente tâche de marcher sur leurs traces, & qu'elle n'a point dégénéré de leur valeur, non plus que de leur vertu*. Après cette cérémonie on en commence une autre, c'est celle de la marche lorsque l'Empereur conduit lui-même son Général jusqu'au plus prochain de ses Palais. Les drapeaux & les étendards de toutes les couleurs & de toutes les formes, portés par des hommes à cheval, vêtus de robes longues,

tous les instrumens de parade qui sont d'étiquette pour le grand cérémonial, portés de même par des hommes à cheval vêtus de robes longues, précèdent la marche. Les uns & les autres sont rangés de file, sur deux lignes parallèles, & marchent gravement au son des instrumens guerriers qui sont placés parmi eux à des distances égales; viennent ensuite ceux qui représentent les différens corps de la Milice, & après eux les grands Officiers de la Couronne, chacun dans le rang qui lui convient & avec les marques distinctives qui lui sont propres. Quelques Officiers des Gardes terminent cette première division.

Après un intervalle d'une vingtaine de pas, les Eunuques du Palais commencent la seconde: ils sont rangés dans le même ordre que ceux qui les précèdent & à cheval comme eux; car tout le monde est à cheval dans cette cérémonie. Parmi ces Eunuques, les uns portent des castolettes d'or, dans lesquelles ils font brûler des odeurs exquisés qui embaument l'air, les autres tiennent à la main des vases de même métal qui sont remplis de thé & de quelques liqueurs rafraîchissantes. Ils sont suivis par deux Chœurs de Musiciens, Eunuques comme eux, qui marient leurs voix mélodieuses au son des instrumens, & célèbrent par l'Hymne le triomphe & les victorieux & les victoires qu'ils ont remportées.

La troisième division commence

par une partie des Officiers des Gardes, ils précèdent immédiatement l'Empereur. Le Général ayant le casque en tête & revêtu de son armure, est au côté droit de Sa Majesté. Le premier Ministre & quelques Grands de l'Empire forment le cortège. L'autre partie des Officiers des Gardes suit & ferme la marche.

Les Princes de tous les Ordres, les Mandarins des grands Tribunaux de l'Empire, les Chêfs des Tribunaux subalternes de la Capitale, les Lettrés & les Militaires qui ont un grade au-dessus du quatrième degré, les Ambassadeurs des petits Souverains Tributaires de la Chine que le hazard, la politique ou leurs propres affaires, avoient conduits à Péking, à genoux sur une même ligne, à l'un des côtés du grand chemin, sont les seuls témoins d'un triomphe dont la majestueuse simplicité & l'ordre merveilleux qui y règne, sont au-dessus de toute expression. Comme les Missionnaires Européens sont réputés être au service de la Cour, ils ont l'honneur d'être mêlés parmi les Mandarins dans ces sortes de Cérémonies, où il s'agit de témoigner son zèle pour la personne de l'Empereur ou pour la gloire de l'Empire. Nous étions par conséquent au nombre des spectateurs, & je ne dis rien ici que je n'aie vu de mes propres yeux.

Tels sont en gros les principaux événemens consignés dans les fastes avec toute l'exactitude & la prolixité des détails, & mis en tableaux

dans leurs différentes parties, dans celles du moins qu'on a cru les plus propres à relever la gloire du Conquerant, ou à flatter l'amour propre du Souverain.

Pendant tout le tems que cette guerre a duré contre les Eleuths & les autres Tartares leurs alliés, dès que les troupes de l'Empire avoient remporté quelque victoire, pris quelque Ville, ou soumis quelque Horde, aussitôt ordre aux Peintres d'en faire la représentation. Ceux d'entre les principaux Officiers qui avoient eu le plus de part à ce qui venoit de se passer, étoient choisis de préférence pour figurer en peinture, comme ils l'avoient fait dans la réalité. Mais comment peindre des modèles qui n'étoient pas présents, qu'on n'avoit jamais vus, & dont par conséquent on ne pouvoit se former une idée suffisante pour les représenter du moins à-peu-près? Ce qu'on regarderoit par-tout ailleurs comme moralement impossible, ne souffre ici aucune difficulté. Ceux qui devoient servir de modèles étoient absens, ils étoient quelquefois dans des endroits éloignés de la Capitale de plus de huit cens lieues de chemin, n'importe; on les mandoit à la Cour, & ils s'y rendoient avec cette célérité, dont les seuls Tartares sont capables. Le jour même de leur arrivée, ils étoient admis en présence. L'Empereur les interrogeoit sur ce qu'il vouloit sçavoir, faisoit tirer leurs portraits & les renvoyoit aussitôt à l'armée, pour y continuer le service comme auparavant. Tout

cela se faisoit de part & d'autre avec tant de précipitation que l'arrivée de ces Officiers n'étoit souvent sçue à la Cour qu'après qu'ils étoient repartis. Les Peintres n'avoient tout au plus qu'une heure ou deux pour mettre sur la toile des figures pour lesquelles il leur auroit fallu deux ou trois jours au moins.

Je ne dois pas laisser ignorer que cela ne se pratique ainsi que par un raffinement de politique. Faire tirer les portraits de plusieurs de ceux qui se sont trouvés dans les différentes actions, est le prétexte; mais la véritable intention de l'Empereur est de se procurer l'occasion de sçavoir par lui-même, de la bouche de plus d'un témoin, si les relations de ses Généraux ne s'écartent pas de la vérité, ou si ses Ministres ne lui en imposent pas. La seule crainte d'être découvert ou de se trahir soi-même, retenoit tout le monde dans le devoir, & l'Empereur, exactement instruit, pouvoit donner des ordres à-propos.

Ce qui se pratiquoit à l'égard des Officiers, avoit lieu à-peu-près également à l'égard de quelques prisonniers de marque que l'on avoit faits en combattant, & de plusieurs Chefs de Horde qui sans vouloir combattre avoient subi volontairement le joug. Les uns & les autres étoient conduits à Péking ou dans quelque une des Maisons Impériales, on les interrogeoit, ou pour mieux dire on les faisoit parler sur les affaires de la guerre.

guerre, sans qu'ils pussent soupçonner qu'il y avoit de l'affectation, on tiroit leurs portraits, on les mettoit à portée d'être témoins de tout ce qui pouvoit leur inspi-  
 du respect pour l'Empereur & de l'admiration pour la puissance dont il est environné : on les admettoit au festin de cérémonie, & après les avoir comblés d'honneur & chargés de présens, on les renvoyoit dans leur propre Pays pour y vivre à leur manière, mais sous l'autorité des Officiers de l'Empire. Cette sage conduite, dans laquelle les Eleuths reçurent en général des gages certains de la clémence & de la libéralité du grand Prince dont ils étoient devenus les Sujets, ne se démentit qu'envers ceux qui refusèrent opiniâtrément de se soumettre, ou qui, après avoir fait semblant d'être soumis, reprit les armes, dès qu'ils crurent pouvoir le faire avec avantage. Les terribles châtimens qu'on leur fit essuyer, après les avoir vaincus, achevèrent de contenir dans les bornes du devoir, ceux qu'on ne pouvoit y fixer par les bienfaits.

Tous ces portraits faits ainsi à la hâte, étoient mis en réserve dans un lieu particulier, d'où on les tiroit ensuite, quand on en avoit besoin pour les tableaux dans lesquels ils devoient entrer. Il arrivoit souvent qu'un même Peintre devoit faire pour sa part trois ou quatre portraits par jour, & quand je dis par jour, il faut entendre cinq ou six heures seulement, parce que le reste du tems se passoit

*Juin, II Vol.*

ou en pures cérémonies, ou à attendre, ou à se transporter d'un lieu à un autre.

L'extrait de quelques Lettres du Frère Attiret achevera de confirmer ce que j'avance. Il avoit été appelé en Tartarie par l'Empereur pour exercer son talent.

« A mon arrivée à Gehol, je  
 » descendis à l'Hôtel du premier  
 » Ministre aux soins duquel l'Em-  
 » pereur m'avoit confié. Le quatre  
 » du mois de Juillet 1754, c'est-  
 » à-dire deux jours après mon arri-  
 » vée, ce Ministre étant dans mon  
 » appartement, me dit que vrai-  
 » semblablement j'aurois à peindre  
 » le Ta-yen-yen ( la cérémonie du  
 » grand festin ) qu'on devoit faire  
 » incessamment. A onze heures du  
 » soir, on m'ordonna de me ren-  
 » dre au Palais avant la pointe du  
 » jour. En effet, le lendemain on  
 » me conduisit au Jardin où l'on  
 » préparoit tout. On me dit que  
 » les Regulos Tartares étoient arri-  
 » vés pendant la nuit, & qu'aujour-  
 » d'hui même l'Empereur leur don-  
 » noit le festin avec toute sorte de  
 » splendeur, que l'intention de Sa  
 » Majesté étoit que j'en fisse le des-  
 » sin, & qu'on le lui présentât le  
 » jour même. C'est-là que je re-  
 » connus le besoin de ce qu'on re-  
 » proche quelquefois aux Peintres  
 » d'avoir trop. Mon imagination à  
 » la glace ne me représentoit les  
 » objets que j'avois vus que dans  
 » une confusion & un cahos où je  
 » ne pouvois rien débrouiller. En-  
 » fin aiguillonné par la nécessité,  
 » je saisis le moment de l'arrivée

Ggg

» de l'Empereur dans le lieu du  
 » *Ta yen yen*. Il y a dans ma com-  
 » position une centaine de figures.  
 » L'Empereur approuva mon des-  
 » sein qui lui fut présenté le mê-  
 » me jour. Le lendemain à la pointe  
 » du jour, nouvel ordre de me  
 » rendre au Palais pour y peindre  
 » ceux des Mongous que l'Empe-  
 » reur a élevés au rang de Princes  
 » du 1, 2, 3 & 4<sup>e</sup> Ordres, & ceux  
 » qu'il a faits grands de l'Empire.  
 » J'en ai déjà peint cinq; l'ordre  
 » est que j'en peigne au moins deux  
 » par jour. On sçait que ces Tar-  
 » tares ne sont pas trop patients,  
 » on craint de les ennuyer en les  
 » retenant trop long-tems, dans  
 » des lieux d'où probablement ils  
 » voudroient déjà être bien loin...  
 » Le 20 de la cinquième Lune je  
 » tombai malade, on m'envoya les  
 » Médecins de l'Empereur; le 21  
 » & le 22 je fus obligé d'aller  
 » peindre deux portraits, & trois  
 » le 23 malgré ma maladie. L'en-  
 » droit où je peignois étoit le lieu  
 » où étoient les Regulos & les  
 » Grands pour entendre la Co-  
 » médie. Ils étoient par conséquent  
 » toujours sur mes épaules, aug-  
 » mentant infiniment mes peines  
 » par leurs caresses, leurs politef-  
 » ses & leurs questions. Ce qui les  
 » engageoit à ces considérations  
 » étoit la manière honorable avec  
 » laquelle l'Empereur me traitoit.  
 » On m'envoyoit chaque jour des  
 » mets de sa table par un Manda-  
 » rin en cérémonie.  
 » Le 28 je fus appelé pour met-  
 » tre en grand le petit dessin du

» *Ta yen-yen* A peine je fus arrivé,  
 » qu'un Eunuque m'apporta deux  
 » pièces de soie de la part de l'Em-  
 » pereur. Sa Majesté arriva elle-  
 » même peu de jours après. Elle  
 » me fit l'honneur de me deman-  
 » der si j'étois bien remis de ma  
 » maladie; il fallut lui répondre  
 » qu'oui. Elle trouva que je n'é-  
 » tois pas bien dans l'endroit où  
 » j'étois, & me fit transporter dans  
 » le *Ta tien* ou la grande-salle. Peu  
 » de tems après le *Hou cha-kie*  
 » (nom du principal Eunuque de  
 » la Présence) vint avec une feuil-  
 » le de ce papier sur lequel l'Em-  
 » pereur a coutume de peindre, &  
 » m'ordonna de la part de Sa Ma-  
 » jesté de dessiner sur le champ un  
 » Tartare à cheval, courant après  
 » un Tigre, l'arc bandé pour le  
 » tuer.

» Le 29 le même Eunuque vint  
 » m'apporter l'ordre de faire le  
 » dessin de quatre *Cheou-kuen*:  
 » on appelle ainsi une pièce de soie  
 » aussi fine, mais plus serrée que  
 » le *Cha*. Elle est large d'environ  
 » deux pieds & d'une longueur in-  
 » déterminée. On la met en rou-  
 » leau & on la tient à la main,  
 » c'est ce que son nom désigne.  
 » J'allai au Jardin pour y choisir  
 » les sites qui devoient servir de  
 » fonds. L'Empereur s'approcha de  
 » moi & s'informa de ma santé.

» Le deux de la sixième Lune  
 » l'Empereur est venu à moi & a  
 » trouvé que les dessins que j'avois  
 » faits de sa personne, soit à che-  
 » val ou porté en chaise étoient  
 » trop renversés en arrière. Il s'est

» assis sur le Trône qui est dans la  
 » salle où je travaille , & m'a or-  
 » donné de le dessiner tel qu'il étoit.  
 » Comme il faisoit fort chaud , il  
 » m'a permis d'ôter mon bonnet  
 » & de m'asseoir , car on est tou-  
 » jours à genoux , lorsqu'on fait  
 » quelque chose en sa présence.

» Le matin du trois de la sixième  
 » me Lune , il m'a fait voir ce  
 » qu'il avoit peint sur le dessin que  
 » je lui avois fait, & m'a fait corri-  
 » ger quelque chose sur l'attitude  
 » du Tartare qui tire de la flèche.  
 » Le soir il m'a envoyé ce tableau  
 » pour l'achever. Il me fit deman-  
 » der si j'avois un *Yeou-ti-tsé* ou  
 » une toile empreinte , ou pour  
 » mieux dire du papiet de Corée  
 » avec une couche d'huile. Ce pa-  
 » pier est plus fort & plus uni que  
 » la toile. Comme je n'en avois  
 » point , on fit partir un Courier  
 » pour en aller chercher au *Joui-*  
 » *kouan* ( l'endroit où travaillent  
 » les Peintres ) le Courier revint  
 » une heure après.

» Le neuf je fis le portrait de  
 » l'Empereur en grand , & tout le  
 » monde en fut content. Le dix je  
 » reçus l'ordre de me rendre au Jar-  
 » din pour y choisir un site selon  
 » mon goût & d'en faire le dessin ,  
 » pour servir de fond à un tableau,  
 » dans lequel l'Empereur sera re-  
 » présenté s'exerçant à tirer de la  
 » flèche. Ensuite le Prince de son  
 » propre mouvement me créa Man-  
 » datin avec des appointemens ;  
 » mais malgré toutes les instan-  
 » ces du Ministre je persistai à  
 » refuser cet honneur ».

Le Frère Attiret a composé en-  
 core plusieurs magnifiques tableaux  
 qui sont déposés dans le Palais de  
 l'Empereur , où en général il n'est  
 permis à personne de les aller voir,  
 à moins que quelque commission  
 particulière ne vous porte de ce  
 côté. J'ai eu occasion d'en voir quel-  
 ques-uns.

Le premier est un plafond re-  
 présentant le Temple de la Gloire,  
 non de celle qui s'acquiert en pre-  
 nant ou en renversant des Villes ,  
 mais de celle qui résulte des diffé-  
 rens services qu'on rend au genre  
 humain en lui procurant de quoi sa-  
 tisfaire à ses besoins, en pourvoyant  
 à sa sûreté ou en augmentant son  
 bien être , & en multipliant ses  
 plaisirs.

Le second est un tableau d'envi-  
 ron cinq pieds de haut sur trois &  
 demi de large. Il représente une  
 Dame qui vient d'achever sa toi-  
 lette. Quatre autres tableaux repré-  
 sentent les quatre Saisons.

Le Printems s'annonce par un  
 Paysage d'arbres à fleurs. Quelques  
 femmes jouissent du beau specta-  
 cle de ces arbres déjà tout fleuris,  
 d'autres en coupent quelques ra-  
 meaux.

L'Été fait voir un étang couvert  
 en partie de Nénuphars , dont plu-  
 sieurs sont en fleurs , d'autres en  
 bouton , & le reste n'offrant encore  
 que le beau verd de ses feuilles.  
 Au milieu de l'étang est une petite  
 nacelle dans laquelle il y a une  
 Dame & deux Suivantes. La Dame  
 est assise , une des Suivantes lui pré-  
 sente une fleur de Nénuphar, l'autre

pousse la nacelle au moyen d'un aviron à la manière Chinoise, c'est-à-dire en appuyant fortement l'aviron au fond de l'étang.

L'Automne représente une mere de famille assise à côté d'une treille, ayant autour d'elle plusieurs petits enfans. Un de ces enfans tient une grappe de raisin & en porte un grain à sa bouche. La mere donne une grappe au second & en montre une autre au troisième.

L'Hiver offre un appartement meublé à la Chinoise. Au milieu est une grande bassine dans laquelle il y a des charbons. Un jeune enfant accroupi auprès du brasier s'amuse à remuer les cendres avec un petit bâton. La mere est assise sur un fauteuil au fond de la chambre plus occupée de son fils, qu'elle voit badiner auprès du feu, que de la tasse de thé qu'elle boit. Une Servante est debout devant elle, tenant le petit bandége sur lequel elle a apporté le thé. Elle a la tête un peu panchée sur l'épaule & tournée du côté de l'enfant. Un autre petit enfant avec son habit fourré vient d'un coin de la chambre pour prendre quelques bonbons qu'il voit sur le bandége.

Après tout ce que l'on vient de rapporter, on voit que les Peintres qui travaillent pour l'Empereur ne sont pas toujours libres dans le choix & dans l'Ordonnance du sujet. Ils ne peignent rien qui n'ait été vu & approuvé par ce Prince, qui fait retrancher ou ajouter à sa volonté, en sorte que l'imagination de l'Artiste est souvent enchaînée. Cette gêne le rend un véritable esclave, le Frere Attiret qui eut beaucoup à souffrir pendant tout le tems qu'il fut ainsi occupé, mourut le 8 Décembre 1768 âgé de soixante-six ans & quelques mois, étant né le 31 Juillet 1702.

L'Empereur fit donner 200 taëls ou onces d'argent (1500 livres de notre monnoie) pour aider aux frais de ses obsèques. Le Prince son frere envoya son fils aîné s'informer du jour auquel on feroit la Cérémonie, ce jour venu un de ses principaux Eunuques vint le pleurer sur le cercueil, & voulut l'accompagner jusqu'au lieu de la sépulture. Nous le priâmes de ne point exécuter les ordres de son Maître, & il se borna à l'accompagner quelque-tems à pied.





# LE JOURNAL DES SCAVANS.

J U I N M. D C C. L X X I.

*LETTRES DU COMTE ALGAROTTI SUR LA RUSSIE ,  
contenant l'état du Commerce , de la Marine , des revenus & des forces  
de cet Empire : avec l'histoire de la guerre de 1735. contre les Turcs ,  
& des observations sur la Mer Baltique , & la Mer Caspienne. Tra-  
duites de l'Italien. A Londres , & se trouve à Paris chez Merlin ,  
Libraire , rue de la Harpe , à S. Joseph. 1769. Avec Approbation  
& Permission , in-12. 337 pages. Prix 1 liv. 16 sols broché.*

S E C O N D E X T R A I T .

**D**ANS le premier Extrait que nous avons donné de ces Lettres ( premier Volume de Décembre 1769. ) nous nous sommes bornés à l'Analyse du fond. L'agrément de ces Lettres & le nom de M. Algarotti nous ont déterminés à faire connoître plus particulièrement sa manière dans ce second Extrait.

*Jun , II Vol.*

Ccc ij

## T A B L E

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE JOURNAL  
DU MOIS DE JUIN 1771.

<b>L</b> ETTES du Comte Algarotti sur la Russie, contenant l'état du Commerce, de la Marine, des revenus & des forces de cet Empire.	387
Les Bêtes mieux connues.	395
L'Art du Menuisier, seconde Partie.	403
Extrait d'une Lettre du Père Amiot du 1 Mars 1769. de Péking, contenant l'Eloge du Frère Attiret.	406
Exposition anatomique de la structure du corps.	421
Extrait des Observations Météorologiques faites à Montmorenci pendant le mois de Mars 1771.	424
Lettre de M. B... à Messieurs les Auteurs du Journal des Sçavans. Sur un Plagiat du nouvel Editeur d'Horace.	425
Discours sur cette question ; lequel de ces quatre sujets, le Commerçant, le Cultivateur, le Militaire & le Sçavant sert le plus essentiellement l'Etat.	430
Jérémie, Poème en quatre Chants, avec sa Priere & sa Lettre aux Captifs, prêts à partir pour Babylone.	432
Nouvelles Littéraires.	434

Fin de la Table.